

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.J.C.

~~X~~ UN NOUVEAU SUCCÈS DES ALLIÉS

La Bataille des Flandres

A l'heure où des résultats sont nettement acquis, le moment est venu d'établir le bilan des six dernières semaines. Il peut se résumer ainsi : le formidable effort tenté par les Allemands pendant cette période, d'abord pour tourner notre gauche, ensuite pour la percer totalement, a échoué.

Par cet effort, l'ennemi a essayé de réparer sa défaite de la Marne ; il n'a fait qu'ajouter un échec à son échec de septembre.

Cependant, pour nous déborder suivant sa vieille méthode, l'état-major allemand n'avait rien négligé ; sur la partie du front qui s'étend de la Lys à la mer, il avait massé, du début d'octobre au début de novembre, quatre corps de cavalerie et deux armées comprenant ensemble près de quinze corps d'armée.

Les chefs : kronprinz de Bavière, général de Fabeck, général de Deimling, duc de Wurtemberg, pour exalter le moral des troupes, ont multiplié les appels et les exhortations.

Nous avons trouvé leurs ordres sur des officiers morts ou prisonniers. Tous concordent. Il s'agissait d'une *action décisive contre la gauche française*; il s'agissait de percer sur Dunkerque ou sur Ypres, car, disait l'un de ces ordres, *le coup décisif reste encore à frapper*, et décisive doit être la percée.

A tout prix et en toute hâte, on veut obtenir une décision sur le théâtre occidental des opérations avant de se retourner contre l'adversaire de l'Est.

Au surplus, l'empereur est là, pour animer ses soldats de sa présence. Il a annoncé qu'il veut entrer à Ypres le 1^{er} novembre, et tout est préparé pour qu'à cette date soit proclamée l'annexion de la Belgique ; en somme, tout est prévu, tout, sauf la victorieuse résistance des armées alliées.

Pour rendre la résistance possible, nous avons dû opposer à l'ennemi des forces sinon égales aux siennes, du moins suffisantes. Or, quelle était au commencement d'octobre la situation ?

L'armée belge sortait d'Anvers intacte, mais trop éprouvée pour pouvoir participer à une manœuvre ; l'armée anglaise quittait son front de l'Aisne pour aller opérer dans le Nord ; mais transports et débarquements exigeaient de longs délais ; l'armée du général de Castelnau ne dépassait pas, par sa gauche, le sud d'Arras ; l'armée du général de Maud'huy s'étendait de ce point au sud de Lille ; plus loin, nous avions de la cavalerie, des territoriaux, des fusiliers marins.

Ce n'était pas assez pour que le général Foch, appelé par le général Joffre au commandement des armées du Nord, puisse briser la volonté de l'ennemi. Des renforts lui furent donc envoyés. Ce fut, pendant trois semaines, le règne du chemin de fer et de l'automobile. Nuit et jour, des troupes roulèrent. Elles arrivèrent à temps. Divisions et corps d'armée, moins nombreux que ceux de l'ennemi, mais animés d'un admirable esprit, s'engagèrent à peine débarqués. Un mois durant, ils furent au front.

Vers le 20 octobre, ce front se déterminait ainsi : de Nieuport à Dixmude, une de nos divisions d'infanterie et nos marins tenaient la ligne du chemin de fer, tandis que l'armée belge se réorganisait en arrière ; au sud de Dixmude, nous étions installés sur le canal ; puis notre ligne s'éloignait vers l'est, dessinant, en avant d'Ypres, un vaste demi-cercle occupé par quatre corps d'armée français et par un corps anglais.

La ligne descendait ensuite vers le sud, de Messines à Armentières, formant deux secteurs tenus, le premier par le reste de l'armée anglaise, le second par nous.

L'attaque allemande tendit d'abord à enlever Dunkerque, à atteindre Calais et Boulogne, à nous envelopper, à couper les communications directes de l'armée britannique avec la mer. Toute l'artillerie lourde amenée d'Anvers était là, prête à s'employer de nouveau.

Dès le 3 novembre, l'attaque était repoussée. Du chemin de fer, nous marchions vers l'Yser, refoulant l'ennemi qui avait réussi à passer sur la rive gauche, noyant ses arrières-gardes sous l'inondation. On peut voir encore près de Ramskapelle les canons allemands enfouis dans la boue et les cadavres à demi submergés.

Alors, l'ennemi, ne pouvant tourner, essaya de percer, et ce fut la bataille d'Ypres, bataille furieuse, acharnée, où l'armée allemande lança ses unités par masses profondes, sans souci des pertes, sacrifiant tout au but, pourvu que ce but fût atteint.

Il ne l'a pas été. Pendant près de trois semaines, nous avons subi des assauts répétés, précipités, frénétiques ; tous ont été repoussés.

Notre front, avec sa forme circulaire, n'était pas facile à tenir, nous l'avons cependant conservé.

Le 30 octobre, les troupes anglaises, la cavalerie notamment, avaient dû reculer de quelques centaines de mètres devant l'effort puissant de l'ennemi ; nos troupes,

contre-attaquant en même temps que celles de nos alliés, ont rétabli la barrière inviolable qui fermait les accès d'Ypres.

Ce qu'ont fait là nos corps d'armée, en union étroite avec le corps anglais qu'ils encadraient, est digne des plus belles pages de l'histoire militaire.

Le 12 novembre, l'ennemi avait réussi au nord d'Ypres à passer le canal sur deux points ; le 13, il était déjà rejeté sur l'autre rive. Le 12 novembre aussi, il avait gagné quelque terrain dans la région au sud d'Ypres : ce terrain lui a été repris.

Le 15, ses attaques se ralentissaient et notre position, déjà forte, devenait inexpugnable.

Ce résultat a été obtenu par l'armée de Belgique, sous les ordres du général d'Urbal, avec la participation des armées des généraux de Maud'huy et de Castelnau, ces trois armées constituant le groupe d'armées du général Foch.

Les deux dernières ont brillamment contribué à notre succès en repoussant toutes les attaques dirigées contre elles et en enlevant, de l'Oise à la Lys, plusieurs positions importantes.

Le concours décisif que nous avons apporté en cette circonstance aux troupes anglaises a profondément scellé la fraternité d'armes entre les alliés.

L'énergie, enfin, de notre résistance a rendu confiance à l'armée belge, qui, réorganisée sur son propre sol, est maintenant prête aux combats de demain.

Les pertes des Allemands ont été considérables. Elles dépassent certainement 120,000 hommes. Dans certaines tranchées, d'une longueur de 1,200 mètres, on a trouvé plus de 2,000 cadavres, et l'on sait, cependant, que les Allemands, toutes les fois qu'ils le peuvent, enlèvent leurs morts du champ de bataille.

Des pertes aussi grandes s'expliquent, d'ailleurs, par une circonstance particulière. Si, pendant trois semaines, les Allemands ont attaqué en masses profondes, c'était la conséquence forcée de la constitution récente de plusieurs de leurs corps d'armée.

La nombreuse artillerie que nous avions groupée au sud d'Ypres ouvrit dans ces masses des brèches sanglantes.

Tout cela marque l'importance de notre succès ; sa grandeur prend une signification singulièrement frappante, si l'on songe que les Allemands eux-mêmes ont toujours regardé la percée sur Ypres comme décisive.

En brisant leur offensive nous leur avons infligé la plus humiliante des déceptions. Nous avons, d'autre part, obtenu des résultats dont il n'est pas inutile de signaler l'importance.

Les voici : l'armée belge étant rejetée hors de son territoire, Guillaume II non seulement réalisait son projet de proclamer à Ypres l'annexion de la vaillante nation, mais il était autorisé à se glorifier,

de l'anéantissement de l'un au moins de ses adversaires : cette double satisfaction lui a été refusée.

Si Dunkerque, Calais et Boulogne avaient été pris, l'Angleterre eût été gênée dans ses communications avec son armée du continent.

La France, enfin, en maintenant inviolable de la mer à Arras le front de ses armées a pris contre un retour offensif de l'ennemi sur Paris la meilleure et la plus efficace des garanties.

Ainsi se précise la portée de notre succès.

Pour la mesurer exactement, il suffit, en se pliant dans le cadre général de la campagne, de comparer les fronts occupés par notre gauche et par la droite allemande au début de septembre d'abord, et au milieu de novembre ensuite.

Ce résultat obtenu, — et ceci, encore, est à noter, — provient, non de succès momentanés, mais d'une progression continue qui a rendu vain l'effort également ininterrompu de l'ennemi.

Après que notre victoire de la Marne eut, au milieu de septembre, obligé les armées allemandes à une retraite précipitée, celles-ci cherchèrent aussitôt à reprendre l'avantage, et toujours en débordant notre gauche. Nulle part elles n'y réussirent.

Pendant ce temps, au contraire, nous parvenions à étendre cette gauche jusqu'en Belgique et la portions jusqu'à la mer. Nous l'avons ensuite maintenue inviolable sur la ligne où nous l'avions conduite.

Le succès remporté dans les Flandres et dont les troupes françaises ont porté le poids principal, est donc la continuation, le prolongement et la consécration de la victoire de la Marne.

La gloire de ce succès revient à nos chefs et à nos soldats. Il est désormais démontré, par les faits, que notre commandement lit dans le jeu du commandement allemand, qu'il est prêt partout et toujours, non seulement à la parade, mais encore à la riposte.

Quant aux troupes, elles ont gagné des qualités qui leur manquaient, peut-être, au début des opérations, notamment la pratique rapide de l'organisation défensive; les tranchées qu'elles construisent valent aujourd'hui celles de l'ennemi.

Si satisfaisantes que soient ces constatations, elles n'épuisent cependant pas nos motifs de confiance : car, à ce progrès de nos armées correspond le progrès des armées russes, lequel s'est accentué à partir du 3 novembre.

Aux portes de Cracovie et de Kalisch, nos alliés commencent à peser maintenant d'un grand poids dans la balance des forces.

C'est par là qu'il faut conclure, car c'est par là que se caractérise en pleine lumière l'échec du plan allemand. Ce plan, celui de von der Goltz, de Bernhardi, de Falkenhayn, c'était, on l'a rappelé souvent, d'écraser la France en trois semaines et de se retourner contre la Russie.

Or, voici que touche à sa fin le quatrième mois de la guerre et la France n'est pas écrasée.

Tout au contraire, elle n'a, depuis le 6 septembre, enregistré que des succès, malgré l'accumulation réalisée contre elle d'une masse de troupes représentant plus de cinquante corps d'armée.

Ces cinquante corps d'armée, il faut dire et redire, — car telle est la vérité, et cette vérité est à notre honneur, — qu'ils sont tous encore devant nous; quinze corps d'armée allemands, réunis à la

presque totalité des forces autrichiennes, sont face à la Russie.

On ne saurait trop répéter que, depuis le 6 septembre, la masse formidable qui nous assaille, n'a pu, quelle que soit sa valeur, nous faire flétrir nulle part; bien au contraire, sur beaucoup de points, elle a reculé sous la poussée de notre effort.

(Officiel.)

SITUATION MILITAIRE

20 NOVEMBRE, 15 heures. — La journée du 19 a été caractérisée par l'absence presque totale d'attaques d'infanterie ennemie et les attaques d'artillerie ont été beaucoup moins violentes que la veille.

Le temps a été très mauvais, il a neigé.

Toute la région du canal de l'Yser à l'est de Dixmude, est envahie par l'inondation.

Devant Ramscapelle, on a retiré de l'eau deux mortiers de 105 abandonnés par les Allemands.

Canonnade assez intense au sud d'Ypres.

Dans l'Argonne, trois vigoureuses attaques d'infanterie ennemie ont été repoussées.

A notre aile droite, les Allemands ont reconquis la partie détruite de Chauvencourt.

Plus à l'est, nous avons fait quelques progrès.

21 NOVEMBRE, 15 heures. — La journée du 20 a été, dans son ensemble, analogue aux deux précédentes.

En Belgique, notre artillerie a pris, à l'ouest, l'avantage sur celle de l'ennemi.

De Dixmude au sud d'Ypres, canonnades intermittentes de part et d'autre.

A Hollebeke, deux attaques de l'infanterie allemande ont été immédiatement repoussées.

De la frontière belge à l'Oise, rien à signaler.

Dans la région de l'Aisne et en Champagne, l'avantage pris par nos batteries sur les batteries ennemis s'est accentué, empêchant les Allemands de continuer la construction de tranchées commencées.

Dans l'Argonne, nous avons fait sauter des tranchées ennemis.

Quant aux troupes, elles ont gagné des qualités qui leur manquaient, peut-être, au début des opérations, notamment la pratique rapide de l'organisation défensive; les tranchées qu'elles construisent valent aujourd'hui celles de l'ennemi.

Si satisfaisantes que soient ces constatations, elles n'épuisent cependant pas nos motifs de confiance : car, à ce progrès de nos armées correspondent le progrès des armées russes, lequel s'est accentué à partir du 3 novembre.

Aux portes de Cracovie et de Kalisch, nos alliés commencent à peser maintenant d'un grand poids dans la balance des forces.

C'est par là qu'il faut conclure, car c'est par là que se caractérise en pleine lumière l'échec du plan allemand. Ce plan, celui de von der Goltz, de Bernhardi, de Falkenhayn, c'était, on l'a rappelé souvent, d'écraser la France en trois semaines et de se retourner contre la Russie.

Or, voici que touche à sa fin le quatrième mois de la guerre et la France n'est pas écrasée.

Tout au contraire, elle n'a, depuis le 6 septembre, enregistré que des succès, malgré l'accumulation réalisée contre elle d'une masse de troupes représentant plus de cinquante corps d'armée.

Ces cinquante corps d'armée, il faut dire et redire, — car telle est la vérité, et cette vérité est à notre honneur, — qu'ils sont tous encore devant nous; quinze corps d'armée allemands, réunis à la

l'ennemi a prononcé des attaques très violentes qui ont été repoussées.

En Woëvre et dans les Vosges, la situation est sans changement.

23 NOVEMBRE, 22 heures. — Aujourd'hui comme hier canonnade dans le Nord, du côté de Soissons et de Reims.

Dans l'Argonne, violentes attaques des deux parts sans résultat.

EN RUSSIE

Depuis huit jours, des combats acharnés se livrent sur la ligne Czenstochow-Cracovie et dans la région qui s'étend entre la Vistule et la Warta.

Plus au nord, à l'est d'Angeberg, les Russes se sont emparés des positions défensives de l'ennemi et du passage entre les lacs Bouvetho et Tuklo. Nos alliés ont enlevé 19 canons, 6 mitrailleuses, 1 projecteur, et ont fait plusieurs centaines de prisonniers.

En Galicie, l'avance Russe se poursuit. 3.000 Autrichiens ont été enveloppés et capturés.

La tentative faite par l'ennemi de marcher sur Varsovie en enfongant le front Kielce-Radon, a totalement échoué.

La bataille autour de Cracovie continue.

Communiqué de l'état-major général. — Le combat entre la Vistule et la Warta continue avec un acharnement extrême; nous avons réalisé quelques succès partiels.

Les combats sur le front Czenstochow-Cracovie n'ont apporté aucun changement essentiel; nous avons fait 2.000 prisonniers et nous avons pris des mitrailleuses.

En Galicie, les Autrichiens ont abandonné Novo-Sandec, sous la poussée de nos troupes.

EN SERBIE

Communiqué officiel. — Les colonnes autrichiennes qui s'avancent du nord-ouest avaient franchi la rivière Kolobara, sont entrées en contact avec les troupes serbes au cours de la journée du 19 novembre.

Un combat extrêmement violent a été livré entre une division autrichienne et les troupes serbes, entre le village d'Ossepic et la rivière Lig. Ce combat a duré toute la journée et s'est terminé à l'avantage des Serbes. Après avoir subi de grosses pertes les Autrichiens ont été repoussés, laissant aux mains des Serbes plusieurs centaines de soldats parmi lesquels 8 officiers.

Le moral de nos troupes est excellent; on en a la meilleure preuve par les énormes pertes autrichiennes dans les derniers combats. Ainsi, le 6 novembre, près de Chabatz, l'ennemi a laissé sur le champ de bataille 1.000 cadavres; le 9 novembre, près de Smederevo, plus de 3.500 soldats ennemis ont été tués et autant ont été faits prisonniers; le 14 novembre, à Stoubline, l'ennemi a eu 1.000 morts ou blessés, etc.

Notre butin de guerre jusqu'à présent est de 70 canons et de 40 mitrailleuses; nous avons fait 10.000 prisonniers.

Les Autrichiens continuent à bombarder la ville de Belgrade et non la forteresse d'Arras à l'Oise, il n'y a eu que des canonnades intermittentes. Notre artillerie qui n'a aucune valeur militaire; ils n'épargnent même pas les institutions humanitaires, telles que hôpitaux, églises, écoles, bibliothèques, etc., etc.

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE aux Soldats en campagne

Les Allemands laissent dans les tranchées qu'ils abandonnent de formidables légions de vermine.

Il y a là un danger très sérieux, qui a été signalé à l'Académie des sciences par M. Laveran.

M. Laveran rappelle que les poux sont les propagateurs les plus actifs du typhus épidémique, affection qui existe à l'état endémique dans certaines parties de l'Allemagne, notamment en Silésie, et il insiste sur la nécessité de combattre leur invasion par tous les moyens possibles. Leur destruction dans les circonstances actuelles n'est pas seulement une mesure d'hygiène ou de prévention, mais encore le seul remède contre la propagation d'un mal très grave, dont il sera ensuite difficile de se débarrasser.

On peut se délivrer de la vermine en se frottant d'huile.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dans les tranchées. — Nos soldats, dans leurs tranchées, ont le sourire. Sur certains points du front, les lignes ennemis sont si rapprochées que des dialogues s'engagent parfois entre Français et Boches; et nos troupiers n'ont jamais le dernier mot. Un officier raconte cette scène qui s'est passée dans sa tranchée:

Un Français (montrant sa tête et voyant un Boche en face) — Vole la couronne d'or dont s'ornait le front de la statue.

Le sacrilège ayant indigné la Pologne entière, le kaiser proposa non de punir les pillards, ni de rendre la vraie couronne, mais d'en donner une autre à la Vierge dévoulée.

Sa proposition a été repoussée par les Polonais, comme « un blasphème venant de monstres incendiaires, violateurs et meurtriers de femmes et d'enfants ».

Peints par eux-mêmes. — Extrait d'une lettre d'un prisonnier allemand à ses parents :

... Je puis aussi vous dire qu'en voilà les officiers français et les officiers allemands, il y a une grosse différence. Les officiers français sont au moins bons, et même plus bons, peut-on dire; ils nous donnent du tabac et du papier pour rouler les cigarettes, et tout ce que nous avons. Tandis que nos officiers allemands, ils nous fusilleront plutôt en tas que de nous donner quelque chose. De même qu'avec les petits cadeaux (Liebesgabe) que nous devrions recevoir, ils commencent par les prendre et nous pouvons regarder la lune. Je ne puis que dire, dans des cas de ce genre: « Vivent, vivent les officiers français! »

Les Atrocités allemandes en Belgique. — La commission d'enquête belge a publié le compte rendu relatif aux atrocités commises en Belgique par les troupes allemandes.

Dans une localité, plus de six cents habitants ont été massacrés et lors de la mise à sac de Dinant, sept cents habitants ont été tués. On cite, en outre, d'après des renseignements authentiques, de actes de barbarie commis dans le Luxembourg belge. Dans un loustic cri: « Allons, vieux Boche, marron, faut venir les manger chez nous, les sardines, ou sans ça... poum... capout! »

Le Boche hésite. Puis... il vient manger les sardines. Après quoi on le conduit au commandant.

Nos hommes s'amusent énormément et appellent cela « la pêche à la sardine ».

La bougeotte. — Tous ceux qui eurent l'occasion de voir Guillaume II en ces temps derniers ont constaté que s'est opéré dans sa physionomie: triste, silencieux, renfrogné, le kaiser promène de la frontière de l'Est à celle du Nord ses déceptions et ses angoisses. Il commande l'assaut devant Nancy et Nancy ne fut pas occupé. Il dirige l'attaque d'Arras et Arras ne fut pas pris. Il se transporta devant Varsovie et Varsovie résista.

Il paraît être atteint de cette maladie qui s'appelle en langage vulgaire: la bougeotte. Mais, fatigué sans doute de contempler la retraite de ses meilleures troupes, il va, dit-on, se terra à Potsdam. C'est là qu'il va bientôt transférer son quartier général. Potsdam est loin du front, évidemment, mais le jour est proche où l'empereur errant devra reconnaître que ce n'est pas encore assez loin.

Un fils du kaiser blessé. — Une dépêche de Copenhague annonce que le prince Auguste Guillaume, le quatrième fils de l'empereur Guillaume, vient d'être blessé... dans un accident d'automobile. Il s'est cassé la jambe en plusieurs endroits et il a eu la figure gravement contusionnée.

Il est à noter que les fils de l'empereur, bien qu'ils soient tous aux armes, sont toujours victimes d'accidents n'ayant que peu de rapport avec la guerre.

A Reims. — Le conseil presbytéral de l'Eglise réformée évangélique de Reims s'est réuni la semaine dernière et, sur la proposition de son président, s'est fait l'interprète de la communauté protestante de la ville auprès du cardinal Luçon, archevêque du diocèse, pour lui adresser l'expression de son indignation au sujet du bombardement de la cathédrale.

« La cathédrale de Reims, écrit le président, M. le pasteur Gonin, appartient à la chrétienté tout entière. Plus d'un membre de notre Eglise a puise, à l'ombre de ses voûtes, pendant le silence et le recueillement, force et courage. »

Le cardinal s'est montré extrêmement sensible à ces condoléances, d'autant plus émouvantes que les protestants de Reims ont vu tomber leur propre « maison de prière » pendant le bombardement.

« La cathédrale, a-t-il répondu, était avant tout la maison des âmes. Elle était en même temps le monument magnifique de nos souvenirs nationaux les plus sacrés, et c'est pourquoi les blessures qu'elle a reçues ont atteint au cœur tous les Rémois et tous les Français; et il était touchant d'entendre nos concitoyens déplorer le désastre de la cathédrale par-dessus même celui de leur propre maison. Que Dieu nous aide à la relever de ses ruines! »

Un sacrifice. — La Vierge noire de Czenstochow est universellement vénérée en Pologne. Mais aucun sentiment sacré ne saurait protéger rien ni personne du pilage allemand, et le premier soin des soldats polonois qui occupèrent Czenstochow, fut de

Le Café sans fumée

(AUTHENTIQUE.)

C'était là-bas, dans la Woëvre,
Sous un ciel plutôt douteux...
Un de ces temps sel et poivre!
Nous luttions — un contre deux,

La matinée était froide
Et triste. — Le colonel
Venait d'être tué roide
Par un éclat de shrapnell.

Le plus fâcheux, en l'espèce,
Ce n'était pas, croyez-m'en,
Les marmites que, sans cesse,
Nous envoyait l'Allemand.

Ces énormes projectiles,
Ces joujoux pour éléphants
Font trembler les imbéciles
Et sourire les enfants...

Et puis sur les hauteurs proches,
Nos soixante-quinze, en chœur,
Crachaient en plein sur les Boches

Il allait, l'air si tranquille
Que, de tout le régiment
Partit, comme un feu de file,
Un long applaudissement.

Le « Vieux » accourut lui-même
Complimenter ce héros,
Qui — voyant le chef suprême
Avec tous ses généraux,

Fit d'une voix alarmée
Qui trahissait son émoi :
« Mon général... la funeste...
Ce sont EUX... ça n'est pas moi. »

Dominique BONNAUD.

NOUVELLES MILITAIRES

Contre les embusqués.

M. Millerand, ministre de la guerre, a envoyé les instructions suivantes aux généraux commandants de régions au sujet de l'examen médical de certaines catégories d'hommes :

Mon attention a été appelée sur le grand nombre d'hommes présents dans les dépôts de corps ou employés dans les divers services et qui, bien que présentant toutes les apparences extérieures d'une parfaite vigueur constitutionnelle, sont encore maintenus soit dans le service auxiliaire, soit considérés, bien qu'appartenant au service armé, comme incapables de faire campagne.

J'ai décidé que les hommes de ces deux catégories seraient l'objet d'un examen médical pratiqué par une commission spéciale

composée de trois médecins étrangers aux garnisons où ils devront opérer et choisis, de préférence, parmi les médecins militaires en retraite ou les médecins du cadre actif revenus du front pour cause de blessure ou de maladie et qui ne sont pas encore en état de reprendre du service dans les formations de campagne.

A cet effet, je vous prie d'inviter le directeur du Service de Santé régional à vous proposer les médecins destinés à composer cette commission, qui devra se transporter le plus tôt possible dans les diverses places pour examiner les hommes dont il s'agit.

Les opérations de cette commission seront renouvelées tous les deux mois dans les mêmes conditions.

Vous voudrez bien me rendre compte, après chaque visite, du résultat obtenu dans chacune des places par corps et services.

Dans le même ordre d'idées, et afin de conserver devant les commissions de réformes ou les conseils de révision toute leur indépendance professionnelle aux médecins civils requis ou mobilisés, j'ai décidé qu'aucun d'entre eux ne serait désigné comme expert auprès des susdits conseils ou commissions opérant dans l'arrondissement où il exerce.

Il vous appartiendra de prendre les mesures nécessaires pour faire assurer ce service par des médecins appelés, au besoin, d'autres garnisons de la région.

Les Médecins auxiliaires.

Pendant la durée de la guerre, les docteurs en médecine et officiers de santé et les étudiants en médecine appartenant au service armé et possédant au moins douze inscriptions, pourront être nommés à l'emploi de médecin auxiliaire avant d'avoir accompli une année de service actif et sans avoir à subir un examen d'aptitude administrative.

Les nominations de médecins auxiliaires faites depuis le 2 août 1914 sont confirmées.

Service de Santé.

M. Millerand, ministre de la guerre, accompagné du directeur du service de santé, a procédé, vendredi après-midi, à l'inspection du magasin général du service de santé installé à Bègles, près Bordeaux, où est centralisé et expédié tout le matériel sanitaire destiné aux armées et aux hôpitaux.

Le ministre s'est particulièrement intéressé aux différents systèmes de brancards pour transports des blessés et objets de pansage divers.

Indemnité d'équipement aux Sous-Lieutenants.

Le « Journal officiel » vient de publier une circulaire faisant connaître que l'indemnité de première mise d'équipement est accordée à tous les sous-lieutenants de

réserve et de l'armée territoriale ou assimilés de toutes armes et de tous services sans exception, nommés à ce grade depuis le début de la mobilisation, ou à nommer ultérieurement, soit à titre définitif, soit à titre temporaire.

Cette indemnité sera attribuée par les soins du service de l'intendance dans les mêmes conditions que les premières mises d'équipement allouées aux sous-lieutenants de l'armée active.

Les Soldats vont pouvoir se marier facilement.

Les décrets autorisant les militaires à contracter mariage sans une autorisation régulière étaient jusqu'à présent applicables aux officiers de complément et réservistes et territoriaux actuellement mobilisés.

M. Millerand, estimant que cette autorisation n'avait pas de raison d'être pour les hommes appelés temporairement à l'armée, a fait signer par le président de la République un décret maintenant, à cette catégorie de militaires, la possibilité de contracter mariage sans autorisation, comme en temps de paix.

D'autre part, pour donner toute facilité de contracter mariage aux hommes de troupe de l'armée active en convalescence ou en congé dans leurs foyers, le ministre a suspendu à leur égard l'application des décrets relatifs à la nécessité de l'autorisation. Seuls y demeureront ainsi les officiers de l'armée active.

Raisons historiques de notre confiance

Si nous sommes certains du succès final, ce n'est point par orgueil présomptueux ou par acte de foi irrationnel, c'est parce que nous avons une vue claire de la réalité actuelle, et aussi parce que nous connaissons l'histoire de notre pays, parce que nous savons que la France, en 1792 et en 1793, repoussa l'invasion allemande, quoique les conditions de la défense nationale fussent bien moins bonnes qu'aujourd'hui.

assiégeant la tyrannie de l'Allemagne, pour assurer la liberté de l'Europe, dont l'indépendance de la France est la pierre angulaire. Aujourd'hui, ces Espagnols qui, en 1793, avaient conquis une partie du sol français, gardent une neutralité loyale, et ces Piémontais, devenus l'Italie une, affirment et développent une neutralité bienveillante.

Si donc l'on compare les conditions où nos aïeux, les hommes de la Révolution française, eurent à défendre la patrie envahie, aux conditions où nous combattions aujourd'hui, on peut dire que la situation est retournée en notre faveur, et que les chances qui étaient alors contre nous, sont maintenant pour nous.

Mais ce qui est intéressant, instructif, encourageant, c'est qu'avec ces mauvaises chances, dans ces déplorables conditions, les patriotes de 1793 et de l'An II obtinrent la victoire par l'ardeur et la ténacité de leur patriotisme, par les mêmes qualités qui se retrouvent toutes pures et identiques dans les Français d'aujourd'hui. Nous, dont la situation est bien meilleure et qui avons le même sang dans les veines, quand nous déclarons que nous avons confiance dans le succès final et que, nous aussi, nous sauverons la France, est-ce que nous ne formulons pas la vérité même, la vérité raisonnable, la vérité historique ?

Ces aïeux, ces héros de la Révolution française, au milieu de la mitraille et des difficultés, s'encourageaient à dire en riant : « Ça ira ! » Nous autres, galement Français comme eux, nous sommes foudroyés à dire, non seulement : « Ça ira », mais « Ça va ! »

A. AULARD,
Professeur à la Sorbonne.

INFORMATIONS OFFICIELLES

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. — M. Malvy, ministre de l'intérieur, actuellement à Paris, a présidé la première séance du Comité central, récemment institué, en vue de s'occuper du placement des chômeurs et réfugiés français et belges.

Dans l'allocution qu'il a prononcée, M. Malvy fit observer que le gouvernement s'est préoccupé, dès les premiers jours, du sort des Français et des Belges qui se sont vus dans l'obligation d'abandonner leurs foyers occupés par l'ennemi. Il se préoccupa également de trouver du travail à ceux que la guerre a ainsi placés dans une situation forcée très pénible. Les offres d'emplois et les listes nominatives d'ouvriers disponibles ont été centralisées au ministère de l'Intérieur ; le classement s'est opéré avec rapidité, ainsi que l'organisation méthodique du placement des diverses catégories de chômeurs, faite en s'aidant de plusieurs institutions de placement dues à des initiatives privées.

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS. — D'accord avec le ministre de la guerre, le ministre des travaux publics a informé le conseil des ministres que les Companies de chemins de fer avaient accepté un système d'assurance qui, moyennant une légère prime, garantit les expéditions.

MINISTÈRE DU COMMERCE. — La France sera représentée officiellement à l'Exposition de San-Francisco, qui s'ouvrira le 20 février prochain.

Le Gouvernement fédéral a décidé de mettre à la disposition des exposants un navire qui, sous le pavillon de guerre américain, transportera gratuitement d'un port de France jusque dans la baie de San-Francisco tous les envois des services publics, les œuvres d'art et les produits destinés à être exposés.

Le gouvernement des Etats-Unis, en mettant ce bâtiment à la disposition de nos exposants, a voulu souligner l'intérêt qu'il porte à la participation de la France à l'Exposition de San-Francisco.

Les élections des membres des Chambres de commerce et des Chambres consultatives des arts et manufactures sont ajournées à une date qui sera fixée après la cessation des hostilités.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, bureau de la presse, Bordeaux. »

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Humour alsacien.

Une tristesse bien naturelle.

Un Français « de l'intérieur » et un Alsacien causaient ensemble dans une rue de Colmar, lorsque vint à passer le convoi d'un Allemand mené par toute une kyrielle de professeurs Knatschke, plus burlesques les uns que les autres.

L'Alsacien, en se découvrant, parut consterné. Le Français de France lui en marqua sa surprise, en disant :

— Voyons, vous devriez vous réjouir ! Ça fait toujours un Boche de moins en Alsace !

— Mais pas du tout, et c'est là le malheur ! répliqua le Colmarien. Quand un Schwob meurt en Alsace, tous les membres de sa famille accourent de l'autre côté du Rhin pour l'enterrement, et alors ils se trouvent si bien dans notre pays, qu'ils s'y installent à leur tour et y restent jusqu'à la fin de leur vie. Ça ne « rate » jamais.

— C'est pour cela, conclut-il, que nous sommes si tristes lorsque nous voyons enterrer un Allemand. »

On parle allemand.

Un bijoutier strasbourgeois, établi sous les Arcades, dans la rue la plus animée de la vieille ville, avait placardé sur sa vitrine cette courte annonce dans notre langue :

On parle français.

La police, indignée, le menaça de toutes ses iourdes, et, comme il résistait, comme il s'obstina à conserver son affiche, le traduisit en police correctionnelle. Il fut condamné. Le lendemain, à la barbe de ces Boches qui ont toujours cru et voulu faire croire que la langue de Goethe était la langue naturelle des Alsaciens, il remplaçait son affiche par celle-ci :

— Man spricht deutsch (on parle allemand). Strasbourg en riait encore à la veille de la guerre !

Dans le Maroc Occidental

Les Combats de Khénifra

Le gouvernement a reçu du général Lyautey le télégramme suivant :

— Avant de vous communiquer les renseignements parvenus de Khénifra, j'ai attendu complètement fixé sur les conséquences des incidents dont cette région vient d'être le théâtre et sur la situation qui en résulte, et que je considère aujourd'hui comme entièrement rassurante.

Le colonel Laverdure, de l'infanterie coloniale, qui commande le territoire de Khénifra, venait d'apprendre la formation, à proximité de son poste, d'un camp de contingents ennemis, sous le commandement de Moha ou Hamou, le chef berbère de la confédération des Zafan. Le colonel crut devoir profiter de cette occasion pour surprendre ce camp. C'est dans ce but qu'il partit de Khénifra à l'improviste, le 13 novembre, avec six compagnies d'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie.

La surprise fut complète. Les camps enemis furent complètement razzisés et brûlés.

— Mais comme la colonne, sa mission accomplie, rentrait à Khénifra, elle fut assaillie par de très nombreux contingents berbères, qui réussirent à la déborder, l'attaquant avec opiniâtreté et la contraignant toute la journée à une lutte extrêmement violente.

— Les trois compagnies d'infanterie qui étaient restées à la garde du poste de Khénifra, sous le commandement du capitaine Croll, de l'infanterie coloniale, durent intervenir pour dégager la colonne et protéger le retour du convoi de blessés.

— Mais les troupes du colonel Laverdure avaient déjà perdu un certain nombre d'officiers et une centaine de soldats européens ; les attelages d'artillerie ayant été tués, elle avait du laisser sur le terrain une partie du matériel.

— Je jugeai d'abord la situation du poste de Khénifra, isolé au milieu de forts contingents ennemis, comme des plus critiques. Mais les Berbères avaient subi de telles pertes qu'ils passèrent trois jours à ensevelir leurs morts. D'ailleurs, l'admirable endurance de la garnison de Khénifra, commandée par le capitaine Croll, eut raison des attaques ennemis. Elles furent toutes repoussées. Les Berbères renoncèrent à la lutte.

— Vingt jours qu'on occupe la tranchée... un joli appartement...

— Et pas de loyer à payer... de quoi te plains-tu ?

BLOC-NOTES

— J'avais aussitôt avisé de ces événements le général Henrys, qui se trouvait alors dans la région de Fez. Il prit aussitôt les mesures les plus énergiques et les plus rapides pour faire face immédiatement à la situation et réalisa un véritable tour de force.

— Le colonel Duplessis, commandant le territoire du Tadla, s'inspira des instructions, atteignit Khénifra en trois jours, avec une colonne de 3.500 hommes, après avoir culbuté les parts ennemis qui avaient tenté de s'opposer à sa marche.

— D'autre part, le général Henrys se porta lui-même sur Khénifra, avec une colonne de plus de 7.000 hommes, commandée par le commandant Derigoin, et comprenant 5 batteries d'artillerie.

— Malgré un terrain détrempé par la pluie et la neige, et les difficultés que comporte la région montagneuse des Zafan, il réussit à rejoindre la colonne Duplessis à Khénifra.

— Dès le 19 novembre, il fut en mesure de se porter avec toutes ses forces contre les contingents berbères. Ceux-ci furent culbutés à leur tour et y restent jusqu'à la fin de leur vie. Ça ne « rate » jamais.

— C'est pour cela, conclut-il, que nous sommes si tristes lorsque nous voyons enterrer un Allemand.

— J'estime que la situation est aujourd'hui stabilisée, et que si des incidents locaux sont encore susceptibles de se produire, ils n'auront aucune répercussion sur la sécurité générale du Maroc occidental.

Sur la proposition du général Lyautey, le ministre de la guerre a décidé de proposer au Président de la République de conférer la croix d'officier de la Légion d'honneur au colonel Duplessis, de nommer le capitaine Croll, chef de bataillon, et général de division le général Henrys.

Dessins de l'Illustration par HENRIOT



A Vienne :

— Excellentes nouvelles... Cent mille autres chiens sont sur la route de Moscou...

— Archiduc... c'est comme prisonniers !



Étonnement d'un Allemand qui voit un Marocain entrer chez lui !



Vingt jours qu'on occupe la tranchée... un joli appartement...

— Et pas de loyer à payer... de quoi te plains-tu ?

... M. Simyan, ancien sous-secrétaire d'Etat qui, à la fin du mois d'août, avait perdu son fils ainé, sous-lieutenant d'infanterie, au combat du col de la Chipotte, vient d'avoir son autre fils blessé.

... M. Doumergue, ministre des colonies, accompagné de l'inspecteur général Dubard et de M. Cordonnier, chef adjoint de son cabinet, a visité l'hôpital auxiliaire 238, à Nogent-sur-Marne.

... La flotte russe de la mer Noire a rencontré le « Goeben » et le « Breslau », accompagnés de bâtiments turcs. Les Russes ont ouvert le feu sur le « Goeben », qui a été atteint par une dizaine de coups.

... Le ministre des voies et communications de Russie envoie sur le front un « train-bains », qui comprend plus de vingt wagons et peut fournir quotidiennement deux mille bains.

... L'Académie des sciences a reçu communication de l'invention d'une torpille automatique qui, placé dans les tranchées, permet de déterminer la hauteur.

... M. Chambige, sénateur du Puy-de-Dôme, vient de mourir.

<p

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Divisions de Réserve.

- Lieutenant DE LESCURE**, 3e hussards : A exécuté une reconnaissance à longue portée dans laquelle, pris entre deux grosses colonnes allemandes, il est parvenu à s'échapper avec sa patrouille en rampant à travers champs; a passé dans un intervalle entre deux colonnes ennemis, et rapporté de précieux renseignements.
- Sous-lieutenant VANNEROT**, 350e d'infanterie : Dans la nuit du 5 au 6 septembre, est entré avec une patrouille de quatre hommes dans une localité occupée par un détachement ennemi qu'il a mis en fuite après en avoir tué de sa main le chef, et a ainsi assuré la possession de ce point d'appui par la compagnie qui le suivait.
- Adjudant HAVEL**, 43e d'artillerie : A été, le 15 septembre, grièvement blessé.
- Maréchal des logis LEMONNIER**, 43e d'artillerie : Blessé à la cuisse le 15 septembre et désigné pour être évacué, a voulu continuer son service. A dû néanmoins être évacué par la suite en raison de la gravité de sa blessure.
- Maréchal des logis CHAUVIN**, 43e d'artillerie : A, bien que grièvement blessé le 15 septembre, conservé son poste de chef de pièce.
- Maréchal des logis BURIE**, 22e d'artillerie : Est allé, le 15 septembre, reprendre sous un feu violent, un caisson momentanément abandonné, les conducteurs et les attelages ayant été tués.
- Adjudant GOUNIOT**, 22e d'artillerie : A conduit l'échelon avec le plus grand sang-froid dans plusieurs circonstances périlleuses, sous le feu des obusiers allemands, pour un ravitaillement constant de la batterie de tir sous un feu effroyable, par des chemins écrasés de projectiles, et y a parfaitement réussi.
- Maréchal des logis-fourrier LEROY**, 22e d'artillerie : A manifesté un sang-froid à toute épreuve en ravitaillant l'échelon de la batterie, qui se trouvait sous le feu des obusiers allemands.
- Adjudant MITTAINE**, 32e d'artillerie : A conduit l'échelon avec le plus grand sang-froid dans plusieurs circonstances périlleuses, sous le feu des obusiers allemands, pour un ravitaillement indispensable.
- Adjudant PAON**, 32e d'artillerie : A fait preuve du plus grand sang-froid, le 8 septembre 1914, en maintenant l'ordre dans la batterie après la mort du capitaine, tué à son poste sous un feu très violent d'obusiers allemands.
- Cannoneur GAUCHER**, 22e d'artillerie : A fait preuve d'un grand courage en allant retrouver du feu allumé dans la paille par nos douilles qui explosaient, les blessés du caisson atteint par un projectile ennemi.
- Sous-lieutenant GALLOY**, 5e hussards : Faisant partie d'une reconnaissance à longue portée, a recueilli des renseignements très importants qu'il a réussi à rapporter à ses chefs en traversant les colonnes ennemis.
- Groupes de divisions territoriales.**
- Chef de bataillon HERVY**, 84e territorial : S'est mis, le 29 septembre 1914, à la tête de ses troupes pour prendre d'assaut un pont occupé par l'ennemi en disant : « Il n'y a pas de Prussiens qui tiennent, il faut passer. » A été tué dans cet acte d'héroïsme.
- Capitaine ROUSSEAU**, 84e territorial : Le 29 septembre 1914, était chargé d'assurer avec sa compagnie la garde d'un pont, lorsque, pendant la nuit, apparaît en vue du poste un détachement; une voix ayant crié : « Ne tirez pas, amis, Anglais, » le capitaine Rousseau se porte en avant pour reconnaître; aussitôt un officier saxon lui saute à la gorge en lui disant : « Vous êtes prisonnier. » — « Un soldat français ne se rend jamais, » répondit fièrement le capitaine Rousseau, en tombant mortellement frappé.
- Service de l'Aviation.**
- Capitaine MAGINEL**, observateur en aéroplane : Belle conduite comme observateur en aéroplane depuis le commencement de la campagne. Violentement canonné au cours d'une reconnaissance, l'appareil ayant été atteint par des éclats d'obus, les circonstances atmosphériques étant tout à fait défavorables, a poursuivi jusqu'au bout l'exécution de sa mission.
- Gouvernement militaire de Paris.**
- Maitre-ouvrier JACOB**, 8e génie : S'est proposé pour porter un ordre l'obligeant à passer à deux reprises dans une zone balayée par le feu.
- 1^{er} Corps d'Armée.**
- Lieutenant-colonel HOERTER**, état-major du 1^{er} corps d'armée : A fait preuve de la plus grande bravoure au cours d'un combat; blessé au bras pendant l'action, a continué à assurer son service sans la moindre défaillance.
- 5^e Corps d'Armée.**
- Lieutenant ROBERT**, 8e hussards : A, le 27 août, chargé, à la tête de son peloton, un peloton ennemi, et l'a presque complètement détruit, tuant de sa main trois cavaliers et en blessant un quatrième.

Caporal MILLOUX et soldat MESSAGER, brancardiers, 85e d'infanterie : N'ont cessé, pendant huit heures de combat, de panser les blessés sur la ligne de feu.

Soldat DEFFARGES, 27e d'infanterie : Chargé de reconnaître sous un feu violent si un fossé était utilisable pour abriter sa section, a été blessé deux fois, a continué néanmoins sa mission, a fait parvenir le renseignement et a été blessé une troisième fois en se retirant.

Capitaines RUSH, DUPORCO, CATALA, lieutenants JOQUELET, GIRARD, MARQUET, 10e d'infanterie ; lieutenant BOUQUAND, sergent-major HALAV, 86e d'infanterie ; sergent DEMONTET, 10e d'infanterie ; sergent DEHAMON, 56e d'infanterie ; médecin auxiliaire BONNARDOT, 27e d'infanterie ; soldats JENNET et TREMOY, 10e d'infanterie ; soldats DESLOIRS, dit BAILLY, et MASSIN, 56e d'infanterie ; soldat MICHAUD, 27e d'infanterie : Se sont distingués par leur attitude et leur belle conduite au feu.

Maréchal des logis GEUFFROY, 25e dragons : Etant en reconnaissance et ayant été démonté, a été poursuivi par huit cavaliers ennemis. En a mis quatre hors de combat à coups de carabine et a mis les autres en fuite. Est parvenu à rejoindre son escadron sous le feu des fantassins allemands, tirant sur lui à courte distance, après avoir déchargé sur eux toutes les cartouches qui lui restaient.

Cavalier BENOIT, 17e dragons : En vedette le 27 septembre et blessé d'une balle, revenait péniblement en arrière à pied, quand il s'aperçut qu'il avait perdu sa lance. Est retourné la chercher, et en rejoignant son officier de peloton, lui a dit : « Ils auront peut-être ma peau, mais ils n'auront ni ma carabine ni ma lance. »

Adjudant-chef MALORTIGUES, 17e dragons : Etant en reconnaissance, a mis sa patrouille à l'abri et s'est avancé seul pour reconnaître un petit bois. Blessé d'une balle à la main et d'une autre à la cuisse, a cependant eu l'énergie de rapporter à cheval ses renseignements.

8^e Corps d'Armée.

Aspirant DE GESTAS, 14e régiment de chasseurs à cheval : En reconnaissance le 23 août, ayant vu un cavalier grièvement blessé et démonté, s'est porté courageusement à son secours sous le feu à courte portée de fantassins allemands retranchés, l'a pris en coupe sur son cheval et l'a ramené.

Lieutenant DE ROYOU et cavalier VINOT, 14e dragons : Belle attitude et belle conduite au feu.

9^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon PERRET, 56e d'infanterie : Blessé à la cuisse le 1er octobre, est resté, après un pansement sommaire, à la tête de sa troupe, l'a entraînée à l'assaut; a été tué glorieusement à dix mètres des retranchements ennemis.

Chef de bataillon HANNEQUIN, 85e d'infanterie : Ayant toujours fait preuve d'une bravoure remarquable et d'un mépris absolu de la mort, est tombé blessé d'un éclat d'obus au moment où, arrivant en pleine nuit, il faisait la reconnaissance du terrain sur lequel il devait mener son bataillon à l'attaque.

Chef de bataillon COUILAUD, médecin-chef de la 21^e division d'infanterie : A assuré l'évacuation des blessés dans des conditions de rapidité tout à fait remarquables.

Chef de musique BOIZARD, 64e régiment d'infanterie : Très énergique et dévoué, n'a pas hésité à aborder les zones dangereuses pour secourir les blessés. Plein d'entrain, même au milieu des plus rudes épreuves.

Lieutenant GUYOT, 28e d'artillerie : S'apprêtant de l'abandon de la première bâtie, fit ramener quelques avant-trains et, avec cinq ou six servants de bonne volonté et quelques soldats du 19e d'infanterie, se porta sur la ligne des pièces et réussit, malgré la violence du feu, à sauver les canons.

11^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon FARRET, 106e d'infanterie : Nombreuses campagnes antérieures ; attitude très calme et très ferme au feu ; conduit très bien une brigade qui avait été fortement éprouvée au début de la guerre.

Général de brigade LANQUETOT : A conduit une division qu'il avait constituée et qu'il commandait avec beaucoup de doigté depuis le jour de la mobilisation.

Général de division DUMAS : Très sérieuses qualités de commandement ; en très peu de jours, a fait de son corps d'armée une unité manœuvrière et de belle attitude.

Général de brigade BLAZER : Véritable entraîneur d'hommes ; très belle attitude au feu ; bon tacticien. Blessé, a repris son commandement à peine guéri.

Général de brigade ROZEE D'INFREVILLE : S'était montré un chef à la tête de sa brigade ; vient de remettre en état une division éprouvée par plusieurs journées de durs combats.

Médecin-inspecteur général NIMIER, chef du service de santé d'une armée : Rend de précieux services à une armée, y a montré de réelles qualités d'organisation et de technicité.

Intendant militaire LACRAMBE, directeur des services de l'intendance d'une armée : Haut fonctionnaire dont la compétence et l'activité ont été appréciées depuis le début de la campagne.

Seligmann-Lui, directeur de service topographique : Fonctionnaire de la plus haute valeur, dont la compétence incontestable n'a d'égal que son extrême dévouement. A rendu des services inappréciables depuis le début de la campagne, tâche que les événements ont rendue souvent très ardue.

Lieutenant-colonel BORIS, 7e d'infanterie.

Lieutenant-colonel CHARPENTIER, commandant le 224^e d'infanterie : Commandant depuis le début de la campagne le 224^e, qui a été cité à l'ordre de l'armée. A donné lui-même l'exemple de la plus grande énergie et de la plus brave ténacité aux combats livrés les 14 et 15 septembre, et dans la défense d'un secteur où il s'est employé avec son régiment du 20 septembre au 5 octobre sous un bombardement continu et en butte à de nombreuses attaques ou retours offensifs.

Lieutenant-colonel ESNOL, commandant le 153^e d'infanterie.

Lieutenant-colonel GARCION, commandant le 295^e d'infanterie : A conduit son régiment d'une façon tout à fait remarquable et digne des plus vifs éloges pendant les journées des 14, 15, 16 et 17 septembre, particulièrement durant. Officier remarquable dont le régiment a été mis à l'ordre du jour de l'armée.

Chef de bataillon ORDIONI, 4e d'infanterie.

Lieutenant-colonel VANNIERES, commandant le 329^e d'infanterie : Brillante conduite au cours de la campagne. A commandé le 148^e lors de la prise d'un pays où ce régiment a été cité. A, depuis, comme commandant du 329^e, commandé le secteur d'un pays avec la plus grande énergie. A contribué par ses qualités personnelles à la résistance acharnée de ce régiment, au bombardement continu et aux attaques allemandes, du 20 septembre au 5 octobre.

Lieutenant-colonel BONNELET, 97e d'infanterie.

Lieutenant-colonel FERRADINI, état-major du 17^e corps : Officier de toute première

ment une unité de premier ordre, qu'il a brillamment employée au cours des opérations.

Général de division HACHE : A pris au combat le commandement d'un corps d'armée un peu ébranlé, en a fait en peu de jours une unité qui depuis deux mois a obtenu de très remarquables succès.

Général de division DUBOIS : Conduit avec maîtrise, depuis le début de la campagne, un corps d'armée qui a été très souvent engagé et a toujours donné les résultats qu'on en attendait.

Général de brigade TRIBOUDET DE MAIN-BRAY : Général du cadre de réserve, vrai modèle de soldat, énergique et avisé ; blessé, a tenu à conserver son commandement.

Au grade de Commandeur.

Général de division DE DARTEIN : Par ses qualités d'énergie, de bon sens et d'application tactique, a fait de sa division de réserve une unité bien tenue et d'une belle attitude au feu.

Général de brigade DELBOUSQUET : Chef courageux et énergique, véritable entraîneur d'hommes. A été blessé.

Général de brigade LECONTE : Bon tacticien, obtient d'une division d'élite, dont il a pris le commandement en plein combat, le maximum d'efforts et de résultats.

Général de division MICHELER : A pris le commandement d'un corps d'armée fortement engagé et très éprouvé par le premier engagement, a su lui rendre cohérence et confiance et en obtenir les meilleurs résultats.

Lieutenant-colonel CORNU, 3e tirailleurs indigènes :

Colonel d'infanterie LESTOQUOI : A conduit le 324^e régiment d'infanterie : Excellent chef de corps, a montré dans la direction d'un combat et dans l'organisation de la défense d'un village, avant l'arrivée des troupes d'attaque, les qualités d'intelligence, de conscience et d'attachement au devoir qu'il manifeste en toutes circonstances.

Chef de bataillon RENON, 156e d'infanterie :

A déjà de nombreuses campagnes de guerre. S'est conduit très brillamment au feu le 14 août et a, par son calme et son sang-froid, maintenu sa troupe, éprouvée par un bombardement de pièces d'artillerie lourde.

Chef de bataillon BOURDEAUX, commandant le groupe de chasseurs de réserve.

Chef de bataillon MARCIAL, 22e d'infanterie : A fait preuve d'énergie, de大胆和勇气, excellent chef de corps, a montré dans la direction d'un combat et dans l'organisation de la défense d'un village, les qualités d'intelligence, de conscience et d'attachement au devoir qu'il manifeste en toutes circonstances.

Chef de bataillon GRAMAT.

Chef de bataillon GMESSNOT, 300e d'infanterie : A été blessé le 25 août d'une balle à la cuisse. A donné l'exemple d'un courage et d'application tactique et de discipline.

Chef de bataillon DE MAC-MAHON.

Chef de bataillon BLIN, 102e d'infanterie : Donne depuis le début de la campagne l'exemple des plus belles qualités militaires. A maintenu et reporté en avant son régiment sous un feu des plus intenses d'obusiers, de canons, de mitrailleuses, de fusils, et cela pendant cinq jours entiers. Tout particulièrement méritant.

Chef de bataillon BOURDIEU, 45e d'infanterie :

A montré le plus grand calme sous le feu le 12 septembre et a fait preuve d'une très grande autorité sur son bataillon en conservant tout l'ascendant voulu pour faire progresser sous un feu violent de mitrailleuses, de mitrailleuses et d'artillerie, les hommes de son bataillon, élévant successivement trois barricades barrant la rue principale d'un pays.

Chef de bataillon Geoffroy, 106e d'infanterie.

Chef de bataillon TREILLARD, 117e d'infanterie : Depuis le commencement de la campagne, a fait preuve dans toutes les affaires auxquelles a pris part le 117^e régiment d'infanterie, de courage, de calme et de sang-froid. A contribué à la belle attitude du régiment dans ses engagements par les heureuses dispositions qu'il a prises avec son bataillon.

Chef de bataillon BORIS, 7e d'infanterie.

Chef de bataillon CHARPENTIER, commandant le 224^e d'infanterie : Commandant depuis le début de la campagne le 224^e, qui a été cité à l'ordre de l'armée. A donné lui-même l'exemple de la plus grande énergie et de la plus brave ténacité aux combats livrés les 14 et 15 septembre, et dans la défense d'un secteur où il s'est employé avec son régiment du 20 septembre au 5 octobre sous un bombardement continu et en butte à de nombreuses attaques ou retours offensifs.

Chef de bataillon ESNOL, commandant le 153^e d'infanterie.

Chef de bataillon GARCION, commandant le 295^e d'infanterie : A conduit son régiment d'une façon tout à fait remarquable et digne des plus vifs éloges pendant les journées des 14, 15, 16 et 17 septembre, particulièrement durant. Officier remarquable dont le régiment a été mis à l'ordre du jour de l'armée.

Chef de bataillon ORDIONI, 4e d'infanterie.

Lieutenant-colonel VANNIERES, commandant le 329^e d'infanterie : Brillante conduite au cours de la campagne. A commandé le 148^e lors de la prise d'un pays où ce régiment a été cité. A, depuis, comme commandant du 329^e, commandé le secteur d'un pays avec la plus grande énergie. A contribué par ses qual

valeur, qui rend les plus grands services à l'état-major; a été chargé de nombreuses missions difficiles et périlleuses qu'il a toujours remplies avec un soin scrupuleux et un entrain admirable. Très beaux services de guerre.

Lieutenant-colonel d'infanterie GIRALT. Chef de bataillon FUSIL, 7e d'infanterie : S'est montré très brave et très maître de lui au cours d'un combat. A été blessé le 22 août.

Chef de bataillon VINAY, 75e d'infanterie. **Chef de bataillon GEANT,** 136e d'infanterie : A commandé son bataillon depuis le début de la campagne avec la plus grande bravoure et la plus grande énergie. Blessé d'un éclat d'obus le 5 octobre.

Colonel LEROY, commandant le 40e d'infanterie.

Chef de bataillon PETITJEAN-ROGET, 144e d'infanterie : S'est imposé à l'admiration de tous et de son chef de brigade, sous les ordres duquel il était placé, par la splendeur d'attitude et la défense héroïque d'une position, les 23 et 24 septembre.

Chef de bataillon BOUGNOUX, 61e d'infanterie.

Chef de bataillon LANUSSE, 30e d'infanterie : A fait preuve de la plus grande énergie en conduisant son bataillon à l'attaque d'un village. S'était distingué par son entraînement et sa bravoure dans tous les combats auxquels il a assisté.

Capitaine ABADIE, 2e zouaves.

Chef de bataillon LEBLANC, 49e d'infanterie : A montré un véritable héroïsme dans tous les combats auxquels le régiment a pris part. S'est particulièrement distingué au combat du 8 septembre où, à la tête de son bataillon, il a conduit plusieurs assauts à la nuit contre des tranchées allemandes qu'il a occupées baïonnette au canon, fusil chargé, toute la nuit, et dans une tranchée où il a su maintenir son bataillon pendant le jour et la nuit sous une pluie d'obus. Cité à l'ordre de la division.

Colonel d'infanterie MARILLIER.

Chef de bataillon COT, 1er zouaves : A assisté à toutes les affaires de la campagne. A reçu une balle dans la hanche le 30 août, une balle dans le bras droit le 4 septembre et un éclat d'obus dans l'épaule droite le 22 septembre. A continué à commander son bataillon.

Chef de bataillon BESSON, 122e d'infanterie.

Chef de bataillon NAUTILLE, 1er zouaves : Vaillant soldat, officier supérieur, montrant en toutes circonstances un allant et un entraînement remarquables. Adoré de ses soldats, les a entraînés avec une bravoure superbe le 22 août et le 15 septembre. Après avoir maintenu son bataillon cinq jours et six nuits sur un plateau, sous un feu meurtrier d'artillerie, a été blessé le 25 septembre d'un éclat d'obus à la cuisse, à son poste de commandement.

Chef de bataillon RONDENAY, 103e d'infanterie.

Capitaine DIBAR, 49e d'infanterie : S'est particulièrement distingué au combat d'une ferme que sa compagnie défendait, le 29 août, y a tenu deux heures sous une pluie d'obus et le feu de nombreuses mitrailleuses. A fait avec son chef de bataillon deux contre-attaques pour dégager la ligne de combat, a été blessé. Evacué.

Chef de bataillon MARTIN, 158e d'infanterie.

Chef de bataillon GAUBE, 98e d'infanterie : Séparé de tous renforts par la violence et la précision du tir ennemi, a tenu seul pendant treize heures avec six compagnies un village et une partie d'un bois, et ne s'est replié qu'à la nuit noire, après avoir subi sans broncher des pertes très sensibles.

Lieutenant-colonel FLORENTIN, 167e d'infanterie.

Lieutenant-colonel SAINT-AGNES, commandant le 361e d'infanterie : Commande un régiment qui a été fortement engagé depuis le début de la campagne. Remarquable de calme et de sang-froid, a conduit au feu très brillamment son régiment de réserve.

Colonel d'infanterie CASTAING.

Chef de bataillon DESTIVAL, 351e d'infanterie : Officier remarquable à tous les points de vue. A fait en quelques jours de son bataillon de réserve une troupe solide, dont l'attitude au feu est excellente. Blessé le 25 août à la tête de sa troupe, qui marchait sous le feu de l'artillerie dans un ordre parfait. Avait, le 24 au soir, par sa vigueur et son énergie, tenu en main sa troupe, qui s'était heurtée dans une marche de nuit aux avant-postes ennemis.

Chef de bataillon PERIGNON, 161e d'infanterie.

Lieutenant-colonel MOURIN, commandant le 362e d'infanterie : Blessé le 1er septembre, en conduisant à une contre-attaque son régiment, qui a progressé dans les bois sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, et arrêté par la nuit, a regagné sa position initiale sans aucun désordre. Bon chef de corps, a bien organisé son régiment.

Lieutenant-colonel STUHL, 19e d'infanterie. **Lieutenant-colonel d'infanterie DUCHESNE :** Blessé le 19 août en conduisant très bravement son bataillon à l'ennemi.

Lieutenant-colonel HELTNER, 84e d'infanterie.

Chef de bataillon LASSAVE, 223e d'infanterie : Blessé le 25 août 1914 en entraînant son bataillon avec la plus grande énergie.

Chef de bataillon CARE, au grand quartier général.

Chef de bataillon MARCHAND, 235e d'infanterie : Le 13 août, a maintenu ses unités au combat sous un feu des plus violents. N'a quitté la ligne de feu que le dernier, les officiers et hommes de troupe placés à ses côtés ayant été tués ou blessés.

Colonel CHASSOT, 5e régiment de chasseurs.

Colonel de cavalerie HENNOQUE : Est resté sans cesse à l'avant-garde engageant avec une vigueur remarquable son régiment en toutes circonstances.

Colonel DELECLUSE, 15e régiment de chasseurs : Est resté sans cesse à l'avant-garde, engageant avec une vigueur remarquable son régiment en toutes circonstances.

Colonel DUMAS de CHAMPVALLIER, 13e hussards : A su, tout en accomplissant un service très dur, garder un régiment en parfait état, et a donné tous les jours des preuves de sa parfaite habileté dans tous les devoirs difficiles d'un colonel de cavalerie légère, notamment ces derniers jours.

Lieutenant-colonel DUMAS de CHAMPVAL-

LIER, 2e chasseurs d'Afrique.

Cofondateur de cavalerie GOUILZIL : Chargé de diriger un détachement de découverte du 2e hussards, a justifié pleinement le choix dont il était l'objet par les mesures prises, la décision et la bravoure dont il a fait preuve.

Chef d'escadron INNOCENTI, 6e cuirassiers.

Colonel VIOLAND, 21e dragons.

Captaine GERMAIN, 18e dragons : Le 23 août, le régiment étant sous le feu d'une violente rafale de l'artillerie allemande et ne pouvant franchir une rivière que sur un pont battu par les projectiles, est venu prendre successivement chacun des pelotons de son escadron pour les sortir de la zone dangereuse.

Le 4 octobre, dans un combat, a déployé son escadron à pied et s'est porté au combat avec l'infanterie, entraînant et soutenant au début de l'action des unités territoriales.

Colonel d'artillerie LANCRENON : A dirigé l'artillerie de la division ainsi qu'une fraction de l'AO, avec une intelligence, un sang-froid et une compétence véritablement remarquables. Impassible sous les obus et les balles, il conserve les moyens pour assurer son service, même quand le feu est le plus violent.

Général de division DEMANGE : A été chef d'état-major de 1er ordre. Beaucoup de sang-froid et grande fermeté de caractère. Sens tactique très développé; travailleur acharné; collaborateur très précis.

Colonel MEUNIER, chef d'état-major d'un corps d'armée : Intelligence et labour dignes de tous les éloges. Par son calme et son sang-froid a donné à tous un bel exemple.

Colonel FALQUE, 19e d'artillerie : Activité toujours en éveil, coup d'œil sûr, sachant inspirer à tous une entière confiance, insouciant du danger; en un mot, un modèle de commandement savant et énergique.

Colonel JULLIAN, 32e d'artillerie.

Chef d'escadron MULLER, 32e d'artillerie : A maintenu son groupe pendant deux jours sous un feu violent malgré des pertes très sérieuses (les trois capitaines tués ou blessés). A rendu un très grand service à nos troupes en faisant taire à 6,000 mètres plusieurs batteries ennemis de gros calibre, grâce au concours d'un avion.

Colonel SENTIS, 55e d'artillerie.

Chef d'escadron MARTIN D'ESCRINNE, 34e d'artillerie : Pendant tous les combats de la 24e D. I., a rempli avec la plus grande énergie et le plus grand sang-froid les missions d'accompagnement au plus près la marche de l'infanterie. Blessé grièvement au combat du 25 août.

Colonel ARTHAUT, 41e d'artillerie.

Lieutenant-colonel EVRARD, 21e d'artillerie : A fait preuve, depuis le début de la campagne, d'énergie, de bravoure et de sang-froid, notamment le 22 août, où, en plein combat, il a poussé une section d'artillerie à 600 mètres de l'ennemi et l'a servie lui-même, aidé de quelques officiers et servants qui l'avaient suivi.

Colonel DAUVE, 11e d'artillerie.

Chef d'escadron LASNE, 28e d'artillerie : Depuis le début de la campagne a conduit son groupe d'une façon très remarquable. A plusieurs reprises, a fait preuve du plus grand courage. Par exemple, quand l'infanterie territoriale s'était repliée, il a dû faire amener les avant-trains sous un feu violent d'obusiers, il s'est promené à cheval devant le front des batteries, maintenant ainsi chez tous le calme et le sang-froid qu'exigeait la situation.

Général de brigade NUDANT, chef d'état-major d'armée : Après avoir brillamment commandé une division depuis le début de la campagne, exerce les fonctions de chef d'état-major d'armée avec une compétence hors de pair.

Chef d'escadron DROUHARD, 31e d'artillerie. **Général de brigade LINDEM** : Depuis le commencement de la campagne, s'acquitte de fonctions difficiles avec le plus grand dévouement.

Lieutenant-colonel du génie HOERTER : Officier supérieur des plus complets. A fait preuve de la plus grande bravoure, au cours d'un combat, où un groupe de corps d'armée a été soumis pendant longtemps à un bombardement intense. Bien que blessé au bras a continué à assurer son service sans la moindre défaillance.

Colonel BOIS, directeur du génie. **Lieutenant-colonel HENRY,** état-major parti

culier du génie : A montré, du 29 septembre au 20 octobre, une activité remarquable dans l'organisation sous le feu de l'ennemi des positions occupées par les divisions territoriales.

Médecin principal COUILLAUT.

Médecin principal BERNARDY : Officier de tous points remarquable par sa valeur technique exceptionnelle (bon médecin, chirurgien habile, excellent administrateur). Depuis le début de la campagne a mérité l'admiration de ses chefs pour son activité extraordinaire, son sang-froid dans les circonstances difficiles, la bonne direction qu'il imprime à son personnel en donnant à tous et à toute occasion l'exemple d'un dévouement absolu qui n'a d'égal qu'une extrême modestie.

Médecin principal ROY.

Médecin principal ARMYNOT DU CHATELET : Montre depuis le commencement de la campagne un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Conseille avec compétence le commandement dans les mesures à prendre pour l'hygiène générale et les évacuations. Se porte de sa personne sur le champ de bataille après chaque affaire pour diriger le groupe des brancardiers qui vont relever les blessés avec un courage tranquille, qui soutient celui de tout le personnel.

Médecin principal BUY, hôpital militaire de Nancy.

Médecin principal PATRIS DE BROE : A dirigé d'une façon parfaite le service de santé de sa division. A fait preuve de beaucoup de courage en allant lui-même, dans les secteurs battus par le feu, veiller à l'enlèvement des blessés. A eu deux chevaux blessés en faisant ce service.

Lieutenant-colonel COUZINEAU, 57e d'infanterie coloniale.

Captaine CURAULT, 8e d'infanterie coloniale.

Colonel PUYPEROUX, infanterie coloniale.

Colonel REYMOND, infanterie coloniale. **Médecin principal BONNEAU :** A dirigé avec beaucoup de zèle et d'intelligence l'évacuation des blessés de sa division.

Chef de bataillon MEAU, 320e d'infanterie : Blessé une première fois le 9 septembre, a conservé le commandement de son bataillon; a été atteint le 18 septembre de trois nouvelles blessures qui ont nécessité son évacuation. A donné le plus bel exemple de bravoure et d'abnégation.

Captaine KISTEMANN, 291e d'infanterie : Chargé avec deux compagnies de tenir contre que coûte un point important, s'y maintint avec succès pendant six jours contre des forces importantes de l'ennemi, qu'il obliga à la retraite. A été blessé grièvement.

Chef d'escadron BAUDELAIRE, 60e d'artillerie : Blessé le 27 août au bras droit, a repris son service huit jours plus tard; blessé le 10 septembre au bras gauche, a refusé d'interrompre son service. Brillante conduite dans la bataille actuellement engagée.

Chef de bataillon PEYRONNET, 46e d'infanterie : S'est particulièrement distingué les 7, 8 et 9 septembre. A été grièvement blessé ce dernier jour en menant pour la quatrième fois son bataillon à l'attaque.

Chef d'escadron AUBERTIN, 13e d'artillerie : Blessé d'une balle à la jambe, le 2 septembre, est resté au feu jusqu'au 6 septembre, jour où il a reçu deux nouvelles blessures graves.

Lieutenant-colonel REYNES, commandant le 12e régiment d'infanterie : A, par son exemple et sa courageuse attitude, sous un feu des plus violents, maintenu, le 7 septembre, son régiment sur ses positions; s'est de même brillamment conduit au combat du 15 septembre, où il a été grièvement blessé.

Chef de bataillon DE BELENET, 29e d'infanterie : Belle conduite partout, notamment devant un bois où il a été très sérieusement blessé.

Le Gérant : G. CALMÈS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUZOUILHOU